

S'il est loisible de manger chair

Traduction Amyot, 1678,
adaptée par Baudoin-Matuszek, 1992

Tu me demandes pour quelle raison Pythagore s'abstenait de manger de la chair. Moi, au contraire, je m'étonne : quelles affections, quel courage ou quels motifs firent autrefois agir l'homme qui, le premier, approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui osa toucher de ses lèvres la chair d'une bête morte, servit à sa table des corps morts, et pour ainsi dire, des idoles, et fit de la viande et sa nourriture de membres d'animaux qui peu auparavant, bêlaient, mugissaient, marchaient et voyaient ? Comment ses yeux purent-ils souffrir de voir un meurtre ? De voir tuer ? Ecorcher, démembrer une pauvre bête ? Comment son odorat put-il en supporter l'odeur ? Comment son goût ne fut-il pas dégoûté d'horreur, quand il vint à manier l'ordure des blessures, à recevoir le sang et le suc sortant des plaies mortelles d'autrui ?

Les peaux se rompaient sur la terre écorchée
Les chairs aussi mugissaient, embrochées,
Cuites autant que crues, et était
Semblable au boeuf, le ver qui en sortait.

C'est, bien sûr, une fiction poétique, une fable. Mais ce fut certainement un souper étrange et monstrueux, que d'avoir faim de manger des bêtes qui mugissent encore, d'enseigner à se nourrir d'animaux qui vivaient et criaient encore et d'ordonner comment les préparer, les bouillir ou les rôtir et les présenter à table.

Le premier qui commença à manger de la chair aurait dû y réfléchir, non le dernier qui bien tard, cessa de le faire; ou bien, on pourrait dire que ces premiers qui le firent eurent de bonnes raisons de le faire, vu leur disette et nécessité : car ce ne fut point par un appétit désordonné qu'ils auraient pris de longue main, ni par une trop grande abondance des choses nécessaires qu'ils en vinrent à cette insolence - convoiter des voluptés étranges et contraires à la nature - : bien plutôt pourraient-ils dire, s'ils recouvraient sentiment et parole maintenant : O que vous êtes heureux et bien-aimés des dieux, vous qui vivez aujourd'hui! En quel siècle êtes-vous nés! De quelle affluence de biens de toutes sortes vous jouissez! Que de fruits produit pour vous la terre, combien vous en vendangez, combien de richesses vous apportent les champs, combien de voluptés vous fournissent les arbres et plantes, que vous pouvez cueillir quand bon vous semble! Vous pouvez vivre en toutes délices sans vous souiller les mains, alors que notre naissance nous a fait choir en la plus dure et plus redoutable partie de la vie humaine et de l'âge du monde, et nous a précipités, au regard de la récente formation de ce monde, dans une grande et rigoureuse indigence de bon nombre de choses nécessaires : la face du ciel était encore couverte par l'air, les

étoiles étaient mêlées à de troubles et lourdes humeurs, au feu et aux orages des vents, le soleil n'était point encore bien établi, ni son cours arrêté, certain et assuré

De l'orient jusqu'en occident.

Non. Il revenait ouvertement sur sa course

Parcourant les saisons, changées en leur contraire, Saisons chargées de fleurs, de feuilles ou de fruits.

La terre était outragée par les courses des rivières au lit sans fond ni rive, dont la plupart était gâtée par des lacs et marécages profonds; des régions entières étaient sauvages, couvertes de bois et de forêts stériles. Elle ne produisait nul bon fruit, il n'y avait encore un quelconque instrument pour labourer la terre, ni aucune invention de bon esprit; la faim ne nous lâchait jamais, et l'on n'attendait point chaque année que la saison des semailles fût venue pour semer, car on ne semait rien. Ce n'est donc pas merveille si nous mangeâmes contre nature de la chair des bêtes, vu qu'alors on mangeait même la mousse et l'écorce des arbres, et que c'était une heureuse rencontre, lorsqu'on pouvait trouver de la racine verte de chiendent ou de bruyère. Quand les hommes avaient pu découvrir du gland ou de l'avoine, ils en dansaient de joie alentour d'un chêne ou d'un hêtre au son de quelque chanson rustique où ils appelaient la terre leur mère, leur nourrice, celle qui leur donnait leur vivre. Alors, il n'y avait pas d'autre fête en la vie des hommes que celle-là; tout le reste de la vie humaine n'était que douleur, malaise et tristesse.

Mais maintenant, quelle rage, quelle fureur vous incite à commettre tant de meurtres, alors que vous avez à votre saoul grande affluence de choses nécessaires pour votre vie? Pourquoi mentez-vous, ingrats, contre la terre, comme si elle ne pouvait vous nourrir? Pourquoi péchez-vous irrégulièrement contre Cérès, inventrice des lois saintes, et faites honte au doux et gracieux Bacchus, comme si ces deux déités ne vous donnaient pas assez de quoi vivre? N'êtes-vous point déshonorés de mêler à vos tables les fruits les plus doux à celui du meurtre et du sang?

Et puis, vous appelez bêtes sauvages les lions et les léopards pendant que vous répandez le sang, et ne leur cédez en rien en cruauté : car si les autres animaux meurtrissent, c'est pour la nécessité de leur pâture, mais vous, c'est par délice que vous le faites, parce que nous ne mangeons pas les lions ni les loups après les avoir tués en nous défendant contre eux, mais les laissons là; mais les bêtes qui sont innocentes, douces et familières, qui n'ont ni dents pour mordre, ni aiguillon, sont celles que nous prenons et tuons, alors qu'il semble que la nature les ait créées seulement pour la beauté et le plaisir.

Ni plus ni moins que si quelqu'un, voyant le Nil débordé, emplissant tout le pays à l'environ d'une eau courante, féconde et génératrice, ne louait avec admiration la propriété de cette rivière qui fait naître et croître tant de beaux et bons fruits, si nécessaires à la vie de l'homme, pour n'y voir qu'un crocodile nageant ou un aspic rampant, ou des mouches malignes, bêtes malfaisantes et mauvaises, et le blâmait pour ce fait; ou bien si, voyant cette terre et cette campagne couverte de bons et beaux fruits et chargée d'épis de blé, il apercevait parmi ces beaux blés quelque épi d'ivraie ou de la teigne, et, délaissant de recueillir et serrer ces belles moissons, ne faisait plus que se plaindre. Ainsi en est-il, quand on entend le plaidoyer d'un orateur en quelque cause et procès, qui, par un véhément torrent d'éloquence, tend à sauver du danger la vie d'un criminel, à prouver et vérifier les imputations et charges de quelques crimes : ce torrent, dis-je, d'éloquence qui court,

sans simplicité ni limpidité, mais avec des affections de toutes sortes qu'il imprime dans les coeurs et esprits des auditeurs et des juges, qu'il faut tourner et changer en divers points ou bien les adoucir et les apaiser, délaisse, à bien regarder, la possibilité de peser et considérer le point et sujet principal de la cause, et s'amuse à recueillir des fleurs de rhétorique que le flux du discours véhément de l'avocat a amenées avec passion dans son cours.

Mais rien ne nous émeut, ni la belle couleur, ni la douceur de leur voix bien accordée, ni la subtilité de leur esprit, ni la netteté de leur vie, ni la vivacité du sens et l'entendement de ces malheureux animaux. Non. Pour un peu de chair, nous leur ôtons la vie, le soleil, la lumière et le cours d'une vie préfixé par la nature : et nous pensons que les cris qu'ils jettent de peur ne sont point articulés, qu'ils ne signifient rien, là où ce ne sont que prières, supplications et justifications de chacune de ces pauvres bêtes qui gémissent : si tu es contraint par nécessité, je ne te supplie point de me sauver la vie, mais si c'est par l'effet d'une volupté désordonnée, si c'est pour manger, tue-moi; si c'est pour manger par friandise, ne me tue point. O la grande cruauté ! Comme il est horrible de voir la table des hommes riches servie et couverte par des cuisiniers et des sauciers qui préparent des corps morts, et plus horrible encore de la voir desservir, parce que le relief de ce qu'on emporte n'a plus rien à voir avec ce que l'on a mangé ; ces pauvres bêtes-là ont été tuées pour rien. D'aucuns, évitant les viandes servies à table, ne veulent pas qu'on en tranche ni qu'on en coupe, les épargnant quand elles ne sont plus que chair là où ils ne les ont pas épargnées quand elles étaient encore bêtes vivantes, d'autres tiennent la nature pour cause et origine première de manger de la chair. Prouvons-leur donc maintenant que cela ne peut être selon la nature de l'homme.

Tout d'abord, on peut montrer cela par la naturelle composition du corps humain, car il ne ressemble à nul des animaux que la nature a faits pour se paître de chair : il n'a ni bec crochu, ni ongles pointus, ni dents aiguës, ni un estomac si fort, ni les esprits si chauds pour pouvoir cuire et digérer la masse pesante de la chair crue; et quand il y aurait autre chose, la nature même, à l'égalité plate des dents unies, à la petite bouche, à la langue molle et douce et à la faiblesse de la chaleur naturelle et des esprits servant à la concoction, montre elle-même qu'elle n'approuve point chez l'homme l'usage de manger de la chair. Que si tu veux t'obstiner à soutenir que la nature t'a fait pour manger telle viande, tue-la donc toi-même le premier, je dis toi-même, sans user de couperet ni de couteau ni de cognée, mais comme font les loups, les ours et les lions qui, à mesure qu'ils mangent, tuent la bête aussi toi, tue-moi un boeuf à force de le mordre à belles dents, ou de la bouche un sanglier, déchire-moi un agneau ou un lièvre à belles griffes, et mange-le encore tout vif, ainsi que font ces bêtes-là; mais si tu attends qu'elles soient mortes pour en manger et as honte de chasser à belles dents l'âme présente de la chair que tu manges, pourquoi donc manges-tu ce qui a âme ? Mais encore qu'elle fût privée d'âme et toute morte, il n'y a personne qui eût le coeur d'en manger telle qu'elle est; mais on la fait bouillir, on la rôtit, on la transforme avec le feu et plusieurs drogues, altérant, déguisant et éteignant l'horreur du meurtre afin que le sentiment du goût trompé et déçu par tels déguisements ne refuse point ce qui lui est étrange.

Et certes, le Laconien jadis répondit à propos, lui qui, ayant acheté en une taverne un poisson, le donna au tavernier pour le lui préparer, et comme le tavernier demandait du vinaigre, du

fromage et de l'huile pour ce faire : « Si j'eusse, dit-il, eu ce que tu me demandes, je n'eusse point acheté de poisson. » Mais nous nous mignardons si délicatement en cette horreur de meurtrir que nous appelons la chair, viande, et avons besoin d'autres viandes pour préparer la chair, y mêlant du vin, de l'huile, du miel, de la gelée, du vinaigre, ensevelissant à vrai dire un corps mort avec des sauces syriaques et arabiques; et les chairs étant ainsi mortifiées, attendries et par manière de dire, pourries, notre chaleur naturelle a beaucoup à faire à la cuire, et ne pouvant la cuire et digérer, elle nous engendre de bien dangereuses pesanteurs et des crudités qui nous amènent de graves maladies. Diogène fut si téméraire qu'il osa bien manger un poulpe tout cru afin d'ôter l'usage de préparer telles viandes par le feu. Ayant auprès et autour de lui plusieurs prêtres et d'autres hommes, il s'affubla la tête de sa cape et mit en sa bouche la chair de ce poulpe, disant : je fais ici un essai périlleux et me mets en danger pour vous. Vraiment, c'était un beau et louable danger, car il ne se hasardait point comme Pélopidas pour le recouvrement de la liberté de Thèbes, ni comme Arrnodius et Aristogiton pour celle d'Athènes, ce beau philosophe-là, combattant de l'estomac avec un poulpe, pour rendre la vie humaine plus bestiale et plus sauvage.

Manger de la chair nuit donc à la nature du corps, mais aussi grossit et épaissit les âmes par satiété et réplétion. Car l'usage du vin à boire et de la viande à manger à coeur saoul rend bien le corps plus fort et plus robuste, mais l'âme plus faible; et de peur que je ne me fasse l'ennemi de ceux qui font profession des exercices du corps, qu'on nomme athlètes, j'userai d'exemples de notre pays même, car ceux de l'Attique nous appellent, nous autres qui sommes du pays de la Béotie, grossiers, lourdauds et sots, principalement parce que nous mangeons beaucoup, comme Ménandre dit dans un passage

Ces gens qui ont les deux joues enflées.

Et Pindare :

Fais connaître par vraie preuve.

Ainsi nous évitons l'ancien reproche : porc béotien. Feu sec, âme très sage, disait Héraclite. Et puis les tonneaux vides résonnent quand on les frappe, mais quand ils sont pleins, ils ne répondent point aux coups qu'on leur donne. Les vases de cuivre ténu et délié rendent un son tout à l'entour quand on les frappe, jusqu'à ce qu'on vienne à boucher et obturer l'embouchure avec la main. L'ceil rempli d'humidité superflue s'obscurcit et son acuité diminue de beaucoup à faire son office. Quand nous regardons le soleil à travers un air humide et de grosses vapeurs indigestes, nous ne le voyons point pur ni clair, mais tout terni de lumière et comme plongé au fond d'une nue. Ainsi, à travers un corps tout brouillé, saoul, alourdi de nourriture et de viandes étranges et qui ne lui sont point naturelles, il est forcé que la lueur et la clarté de l'âme viennent à se ternir et se troubler jusqu'à en être aveuglé, n'ayant plus ni lumière ni force pour pouvoir pénétrer jusqu'à observer les finesses des choses, de celles qui sont minuscules, menues et difficiles à discerner.

Outre tout cela, ne vous semble-t-il pas que ce soit chose singulièrement recommandable que de s'accoutumer à l'humanité ? Car qui porterait tort et outrage à un homme, si, avec humanité, il s'est doucement pris d'affection pour les bêtes qui n'ont aucune communication ni par leur espèce ni par leur raison avec nous ? J'alléguais, en devisant il y a trois jours, le propos de Xénocrate, que les Athéniens condamnèrent à l'amende celui qui avait écorché vif un mouton; il me semble que celui qui torture et tourmente un vivant n'est pas pire que celui qui lui ôte la vie et le fait mourir, mais, à ce que je vois, nous ressentons plus ce qui est contre la coutume que contre la nature.

Mais toutes ces raisons que je déduis ainsi au hasard sont un peu trop grossières et vulgaires, car je crains de remuer en mes propos et toucher à la cause et origine de cette sentence, si pleine d'un contenu secret : qu'il ne faut point manger de chair. Elle est incroyablement malaisée à persuader aux hommes couards et timides, ainsi que dit Platon, à ceux qui ne sentent que le terrestre et le mortel, ni plus ni moins que le pilote craint et redoute de confier son navire à la mer en tourmente et le poète, de dresser une machine en un théâtre qui tourne toute la scène.

Ne vaudrait-il pas mieux, à la fin, toucher ou même crier tout haut ici les vers d'Empédocle, qui, en paroles couvertes, nous donne à entendre que les âmes sont attachées à des corps mortels en punition de meurtres, parce qu'elles ont mangé de la chair et se sont dévorées l'une l'autre, encore que cette sentence et cette opinion soit bien plus ancienne qu'Empédocle. Car ce que les poètes rapportent de Bacchus, démembré, des outrages et des atteintes que lui portèrent les Titans : certes, c'est une fable, dont le sens caché et retiré tend à démontrer la résurrection, car la part de nous-mêmes qui est brutale et privée de raison, violente et désordonnée, est celle qui n'est pas divine, mais appartient aux démons. Les Anciens l'ont appelée les Titans. C'est la part en nous qui est punie, et dont justice est faite.

De manger chair. Second traité.

La raison nous veut frais et dispos, tant de volonté que de pensée, pour entendre discourir contre cette coutume rance et moisie de manger chair; car il est bien malaisé, comme disait Caton, de prêcher un ventre qui n'a pas d'oreilles. Nous avons tous bu le breuvage de la coutume, qui ressemble à celui de Circé

Mêlant douleur, regret, tristesse
Au tort, à l'abus, à la tromperie.

Il n'est pas facile de revomir l'hameçon de l'appétit de manger de la chair quand on en a les entrailles percées et que l'on est aveuglé et emporté par l'amour de la volupté. Le devoir voudrait que, comme les Egyptiens qui ôtent le ventre et les entrailles à un homme quand il est trépassé, les déchirent et découpent au soleil, puis les jettent comme étant cause de tous les péchés que l'homme a commis, nous retranchions, nous aussi, toute gourmandise, toute friandise et tout meurtre pour vivre saintement le reste de la vie, parce que ce n'est pas le ventre qui est meurtrier mais c'est lui qui est souillé de chose meurtrie par intempérance ; et s'il est impossible de le faire en soi, ou par accoutumance, à tout le moins, par honte de la faute que nous commettons, usons-en avec raison. Mangeons de la chair, pourvu que ce ne soit que pour satisfaire à la nécessité, non

pour fournir aux délices ni à la luxure. Que ce soit avec commisération et regret, et non par jeu et plaisir, non par cruauté comme on fait maintenant de plusieurs manières, soit par coups de broches rouges de feu pour tuer les pourceaux, afin que le sang éteint et répandu par le fer ardent qui les traverse rende la chair plus tendre et plus délicate, soit en sautant à deux pieds sur le ventre de pauvres truies pleines et prêtes à mettre bas, tout en leur foulant et battant le ventre et les tétins, afin que le sang, le lait et le fruit de sa conception fassent, ô Jupiter purgatif, un mets friand, une sommande [=sorte de charcuterie], de cette partie de l'animal qui est la plus gâtée et la plus corrompue. D'autres filent et cousent les yeux des grues et des cygnes, les enferment en un lieu obscur pour les engraisser avec des mixtures étranges et des pâtes de figues sèches, afin que leur chair en soit plus délicate et plus friande : et il apparaît manifestement que ce n'est pas par besoin de nourriture, ni par disette et nécessité qu'on le fait, mais par délice, par luxure, par une curiosité du somptueux et par superfluité, dont on tire une volupté injuste. Tout comme celui qui est insatiable de la volupté des femmes, après en avoir essayé plusieurs ici et là et n'ayant pas encore sa luxure assouvie, tombe en une vilenie qu'on ne peut même nommer; de même, l'intempérance en matière de mangeaille, quand elle dépasse le naturel et le but nécessaire, tourne en cruauté et injustice et cherche à diversifier ses appétits désordonnés.

Car les instruments des sentiments se gâtent les uns les autres par contagion, comme une maladie, et se laissent aller à fauter ensemble par intempérance, quand ils ne se contentent pas de la mesure naturelle. Ainsi, l'ouïe, ne se satisfaisant pas de la raison, a corrompu la musique; le toucher, dégénérant en délicatesse féminine, demande et recherche des attouchements et chatouillements féminins. Le même vice a enseigné à la vue à ne pas se contenter de moresques, de bals, d'honnêtes et gentilles danses ni d'images et de peintures semblables, mais que les plus chers et les plus agréables spectacles lui fassent voir des meurtres d'hommes, des blessures et des combats. Voilà comment après des tables injustes et illégitimes s'ensuivent des amours dissolues : après des assemblées luxurieuses et déshonnêtes s'ensuit qu'on prend plaisir à entendre de vilains et infames propos, qu'après ces propos et ces chansons éhontés, on demande à voir des choses hideuses et horribles où dans ces spectacles inhumains se joint une cruauté et une dureté impassibles qui ne se passionne point pour des cas humains.

Voilà pourquoi le divin Lycurgue recommanda, en l'une de ses trois ordonnances que l'on appelle *Rhêtres*, de faire les portes et les huisseries des maisons et leurs couvertures à la scie et à la cognée seulement, sans y employer un quelconque autre instrument, non qu'il eût conçu quelque haine envers la tarière, le rabot ou autres outils de menuiserie, mais parce qu'il savait qu'à travers de tels ouvrages ne passerait jamais un lit doré et qu'on ne prendrait jamais la hardiesse d'apporter en si simple maison des tables d'argent, des tapis teints de pourpre ou des pierres précieuses mais qu'à maison, lit, table ou coupe simples, conviennent un souper sobre, un dîner simple et populaire. De tout début de vie inutile et désordonnée découle le commencement de délicatesses, de curiosités et de superfluités luxurieuses

Comme un poulain suit la jument qu'il tête.

Quel souper n'est pas superflu, pour lequel on tue un animal qui a âme et vie ? Estimons-nous que c'est une petite perte et dépense qu'une âme ? je ne dis pas encore, à l'aventure, que c'est celle de ta mère, de ton père, de ton ami ou de ton fils, comme disait Empédocle ; mais elle est à tout le moins une âme participant aux sentiments de vue, d'ouïe, d'appréhension, de discernement

tels que la nature les a donnés à chaque animal pour chercher ce qui lui est propre, et fuir ce qui lui est contraire. Considérons un peu si ceux qui nous enseignent à manger nos enfants, nos amis, nos pères et nos femmes quand ils sont morts, nous rendent plus doux et plus humains que Pythagore et Empédocle, qui veulent nous accoutumer encore à être justes envers les autres animaux. Tu te moques de celui qui se fait un cas de conscience de manger du mouton: mais nous, diront-ils, ne pourrions-nous avoir envie de rire, en voyant quelqu'un qui couperait des portions du corps de son père ou de sa mère qui seraient morts et les enverrait à un de ses amis qui serait absent, conviant en même temps les amis présents à venir en manger et leur en servirait largement à table ?

Peut-être encore commettons-nous une faute, en maniant ces ouvrages, sans avoir d'abord purifié nos mains, nos yeux, nos oreilles, si, d'aventure, toutes ces parties-là n'étaient pas déjà purifiées et nettoyées par le discours et la conversation douce de telles choses qui, comme dit Platon, enlèvent l'amer de tous ces récits. Mais si l'on mettait de tels ouvrages et des arguments comme ceux-là les uns devant les autres, on jugerait qu'ils sont ceux de la philosophie des Scythes, des Tartares, des Sogdaniens et des Mélanchléniens, sur lesquels on dit que les écrits d'Hérodote mentent. Mais les sentences et les opinions de Pythagore et d'Empédocle étaient les anciennes lois et ordonnances, les statuts et jugements des Grecs : que les hommes ont quelque droit commun avec les bêtes brutes. Qui furent donc ceux qui les ont modifiés depuis ?

Ceux qui premiers ont forgé les épées,
Outils de mal, et les gorges coupé
Des pauvres boeufs qui labourent les champs.

Les tyrans aussi, commencèrent un jour à commettre des meurtres, comme jadis à Athènes lorsqu'ils tuèrent un fort méchant calomniateur, appelé Epitedius, puis un autre, puis un troisième. Depuis, les Athéniens s'étant accoutumés à voir tuer, virent exécuter Niceratus, fils de Nicias, puis Théràmène, le capitaine et Polémaque, le philosophe. De même, au commencement, on mangea une bête sauvage malfaisante, puis un oiseau, un poisson attiré dans les filets. La cruauté étant amorcée et s'exerçant par de tels meurtres, on passa au boeuf laboureur, au mouton qui nous vêt, au coq domestique. Ainsi, croissant et raidissant leur insatiable cupidité, ils en vinrent à tuer et blesser des hommes et à donner des batailles. On ne peut prouver ni démontrer par la raison que les âmes auraient, en leur renaissance, des corps communs, que celui qui est maintenant raisonnable, renaîtrait une autre fois, brutal et irraisonnable, ni que ce qui est sauvage, reviendrait à la vie par une autre nativité domestique et privée, que la nature, enfin, transmueraient ainsi tous les corps, délogeant et relogeant les âmes de l'une à l'autre :

Les revêtant d'une chair inconnue.

Ces raisons, au moins, ne sont-elles pas suffisantes pour détourner l'intempérance de ceux qui tuent, pour soutenir que cela apporte des maladies, des crudités et des pesanteurs aux corps, corrompt l'âme qui s'adonne naturellement à la contemplation des choses élevées, quand nous nous sommes accoutumés à ne jamais festoyer un hôte ou un ami étranger qui vient nous voir, ni célébrer des noces, ou banqueter avec nos amis sans faire meurtre et répandre le sang ? Toutefois, si la preuve de la mutation des âmes en divers corps n'est pas suffisamment démontrée pour y ajouter foi certaine, à tout le moins doit-elle nous tenir bien en crainte, et nous faire aller

plus retenus, ni plus ni moins que quand deux armées se rencontrent et se combattent la nuit : si quelqu'un trouve un homme tombé à terre, le corps tout couvert et caché par des armes, et lui met l'épée à la gorge, et qu'il entende un autre homme qui lui crie, sans le savoir avec certitude, qu'il estime et pense que cet homme gisant est son fils ou son frère ou son père, ou son compagnon : lequel sera le meilleur, de celui qui ajoutant foi à une conjecture et à un faux soupçon, pardonne à un ennemi, comme s'il était ami, ou celui qui, méprisant ce qui n'a preuve certaine, tue un des siens comme si c'était son ennemi ? Personne parmi vous ne dirait que le dernier cas serait une trop lourde faute. Considérez un instant Mérope, dans la tragédie, quand elle lève sa cognée pour frapper son propre fils, pensant être devant le meurtrier de son fils, et dit

Ce coup mortel, saintement je te donne.

Quel mouvement elle excite dans le théâtre, comme elle fait dresser les cheveux sur la tête des spectateurs, craignant qu'elle n'intervienne avant le vieillard qui lui prend le bras, et ne blesse le jeune adolescent ! Si, d'aventure, il y avait eu là tout près un autre vieillard qui lui eût crié : frappe hardiment, c'est un ennemi, que l'autre, au contraire, lui eût dit : ne frappe pas, c'est ton fils ! Quel crime eût été le plus grave, laisser passer de punir un ennemi, dans le doute qu'il fût son fils, ou tomber dans le parricide, en tuant son fils, sous l'effet de sa colère contre son ennemi ?

Quand donc il n'y a ni haine ni courroux, qui nous pousse à commettre un meurtre, si ni la vengeance, ni la crainte de notre salut ne nous meut, mais le plaisir de tenir sous nous un mouton, la gorge tournée à la renverse, alors qu'un philosophe nous dit d'un côté : coupe-lui la gorge, c'est une bête brute, tandis que d'un autre côté, un autre nous crie : arrête-toi, car sais-tu si ce n'est point l'âme d'un de tes parents, ou d'un Dieu, qui est logée dans ce corps ?

Le danger, ô Dieu, est-il le même, ou semblable, de me refuser à manger de la chair, ou de ne pas croire que je tue mon enfant, ou quelque autre de mes parents ? Les Stoïciens qui touchent ce point - manger de la chair - se contredisent : pourquoi s'appliquent-ils à défendre le ventre et la cuisine ? Pourquoi, alors qu'ils condamnent si haut la volupté, comme étant chose trop molle et efféminée, qui ne doit être tenue pour bonne ni presque bonne, ni propre et convenable à la nature, s'efforcent-ils néanmoins de défendre ce qui appartient aux voluptés de la bouche ? La raison voudrait, puisqu'ils chassent et bannissent des tables les parfums, la pâtisserie et tout fruit de four, que, par conséquent, ils s'offensent encore plus d'y voir de la chair et du sang. A présent, comme s'ils voulaient, par leurs règles philosophiques, contrôler nos livres de raison et de dépense ordinaire, ils y retranchent tout frais qui se font pour la table, comme inutile et superflu, mais ils ne rejettent pas ce qu'il y a de cruel et de sanguinaire dans la superfluité. Non, disent-ils, c'est parce que nous n'avons nulle communication en droit et en justice, avec les bêtes brutes. On pourrait leur répondre : mais nous n'en avons pas avec les parfums ni avec les sauces étrangères, et néanmoins, vous voulez qu'on s'en abstienne, rejetant et chassant de tous côtés ce qui n'est, dans la volupté, ni utile ni nécessaire. Examinons d'un peu plus près ce point-là, à savoir, si nous n'avons aucune communication de droit et de justice avec les animaux irraisonnables, non pas subtilement et artificiellement, comme font les Sophistes dans leurs disputes, mais humainement, selon nos propres passions et affections, pour en bien décider.

